MANUEL
D'EPICTETE.

MANUEL
D'EPICTETE,

TRADUIT

PAR M. N***.





A GENEVE,
Chez NOUFFER DE RODON
& Comp. Imprimeurs-Libraires.
M. DCC. LXXXIV.

AVIS.

Les Libraires qui ont entrepris cette Collection, empressés de mériter, par des éditions d'ouvrages utiles, l'intérêt que le Public semble prendre à tout ce qui peut contribuer aux progrès des lettres & de la vertu, vont publier incessamment :

- La Morale de Séneque ;
- Celle de Tacite, Moraliste aussi profond que grand Historien.
- La Morale de Confucius, Philosophe Chinois ;
- Les Maximes d'Isocrate ;
- Les Réflexions morales de Marc Aurele Antonin ;
- La Morale de Socrate, extraite de Platon & de Xénophon ses Disciples.

Celle d'Epicure, si injustement décriée, & si peu connue ;

Les Caracteres de Théophraste ;

Les Préceptes de Phocylide & de Théognis, & les Vers dorés de Lysis attribués à Pythagore,

Les Pensées morales de Cicéron, extraites de ses œuvres ; &c. &c. &c.

Tous ces ouvrages seront imprimés dans le même format, du même caractere & sur le même papier que le Manuel d'Epictete ; & l'on n'épargnera aucun soin pour qu'ils le soient aussi correctement.

On donnera tous les six mois la Notice des Auteurs qui auront été imprimés dans cet intervalle.

MANUEL D'ÉPICTETE,

TRADUIT

PAR M. N.

que les loix (4) ne cesserent jamais de tolérer, si ce n'est, peut-être, sous le regne de quelques Empereurs, à qui l'avarice dicta sur cet objet des réglemens particuliers, où leur intérêt eut bien

---

Il y a eu des nations entieres qui ont regardé le suïcide comme permis. Parmi les Ambassadeurs Indiens qu'Auguste reçut à Samos, de la part de Pandion & de Porus, Rois des Indes, il se trouva un Philosophe de la même nation, qui, s'étant rendu avec l'Empereur à Athenes, se fit brûler sur un bûcher, pour ne point s'exposer, disoit-il, aux caprices de la fortune, & à l'instabilité des choses humaines. On mit sur son tombeau cette épitaphe : ,, Ci gît Zarmanochégas, Indien de Bargosa, qui, ,, selon l'usage ancien de sa nation,

plus de part que celui de la religion (5)

Le Manuel d'Epictete renferme l'abrégé de sa philosophie, ou plutôt de celle du Portique, dont il fut l'ornement & l'appui. Nous avons aussi ses Discours moraux recueillis de même par Arrien,

---

„ s'est donné la mort à lui-même. „ *Apud* Strabon. Géogr. lib. 15, p. 1048. *Edit. Amst.* 1707. Confer quæ Dio, in August. liv. 54, cap. 9, p. 739, *Edit. Hamb.*

(5) Lorsque ceux qui s'étoient tués eux-mêmes étoient accusés ou jugés coupables d'un crime dont la conviction emportoit la confiscation, leurs biens appartenoient au Fisc; & dans le cas où le crime, pour lequel ils s'étoient ôté

& qu'on peut regarder comme une eſpece de commentaire de ſon Manuel ; avec cette différence, qu'ici c'eſt l'Auteur lui-même qui développe, explique, éclaircit ſes propres idées, au lieu que ſouvent les Interprêtes n'entendent pas celles qu'ils com-

la vie, n'aſſujettiſſoit pas à la confiſcation, on les rendoit à l'héritier légitime : loi inique, arbitraire, & purement fiſcale, qui mettoit, comme on le voit, tous les biens des riches entre les mains du Tyran, dont l'avarice ne manquoit jamais de prétextes pour faire accuſer & déclarer coupables de crimes graves tous ceux qu'elle avoit intérêt de perdre. Voyez le reſcript d'un Empereur, cité dans le *Digeſte*, lib. 48, tit. 21,

mentent, ou ne voient qu'un côté de l'objet, lorsqu'il faudroit l'envisager sous toutes ses faces, & le pénétrer, pour ainsi dire, tout entier d'un coup d'œil.

Il nous reste peu de détails sur la vie d'Epictete. Le tems, & plus encore l'ignorance & la superstition, qui ont fait périr tant de monumens précieux de l'antiquité, fruits du génie & de la liberté, ont détruit celui qu'Arrien (6) avoit élevé à la gloire

---

Leg. 3, §. 1, 2 & 3. ff. *De bonis eorum qui ante sententiam mortem sibi consciverunt.*

de ſon illuſtre Maître. Ce qu'on peut conclure de pluſieurs faits épars dans les Hiſtoriens, & ce qu'au fond il nous importe le plus de ſavoir, c'eſt que, dans ce ſiecle orageux & corrompu, où, pour l'obſerver en paſſant, on ne trouve guere d'honnêtes gens & de grands hommes que parmi les Stoïciens, Epictete ſe montra toujours ami de l'ordre & de la vertu : tant il eſt vrai, comme le dit Marc Antonin, que par-tout où l'on peut vivre, on peut bien

(6) Il avoit composé une vie très détaillée d'Epictete. Voyez la Préface de Simplicius ſur le Manuel.

vivre (7). Mais, bien différent des Prêtres du Paganiſme, dont les actions étoient ſans ceſſe en contradiction avec leurs préceptes, Epictete ne ſe borna pas à perfectionner la théorie des devoirs; il fit plus, il les pratiqua, & porta dans ſes mœurs toute l'auſtérité de ſes principes ſpéculatifs. Il fut bon ami, bon citoyen, ſujet fidele, &, ce qui mérite ſur-tout d'être remarqué, il aima & garda ſa regle tout le tems de ſa vie, avec la ferveur

(7) Tacite, en parlant de la conduite d'Agricola ſous le regne de Domitien, dit dans le même ſens : „ Sciant qui-

d'un novice. Perfonne n'a plus fimplifié la morale : il en réduifit les plus utiles leçons à cette formule, qui eft en effet d'un grand fens, S'ABSTENIR & SOUFFRIR.

Pour bien juger de la force & du reffort que donne à l'ame le mépris de la douleur & de la mort, & pour fentir tous les avantages d'une éducation publique & nationale qui auroit pour bafe ce principe, qu'on peut regarder comme la caufe premiere de tout ce que les Romains ont

---

„ bus moris illicita mirari, poffe etiam
„ fub malis principibus magnos viros
„ effe „. *In Agricol.* cap. 42.

fait de bon, d'utile & de grand, il faut lire Epictete : c'est là qu'on voit le calme & la sérénité dans le malheur & les traverses de la vie, l'élévation des sentimens dans la servitude & l'abaissement, le courage dans les souffrances, la patience dans la misere & dans la pauvreté, le pardon des injures, en un mot, toutes les vertus dont la pratique exige le plus de sacrifices, portées à un degré de perfection qui étonne, mais qui prouve en même tems que la Nature avoit fait Epictete stoïcien, comme elle avoit fait Diogene cynique. Le Stoïcisme étoit, pour

remarque pas le même caractere dans leurs écrits. En général, il n'est aucun Philosophe, ni même aucun Théologien, qui ait conservé dans toute sa pureté la doctrine de son maître; & l'on ne pourroit même l'assurer ni de l'un ni de l'autre, quand ils diroient les mêmes choses, & se serviroient des mêmes termes. Séneque déclare en plusieurs endroits de ses ouvrages (1), qu'il cherche la vérité sans guide : " Je „ ne m'asservis à personne, dit-il; „ je me permets d'avoir un avis:

(1) Voyez le Traité de la vie heureuse, chap. 3, & la Lettre 45.

„ quand on fe reftreint à celui „ d'un feul Auteur, ce n'eft plus „ être d'une fecte, mais d'une „ faction. Je refpecte les fenti„ mens des grands hommes; fans „ renoncer au mien „. On retrouve, il eft vrai, dans les réflexions de Marc Antonin, les maximes fondamentales du Stoïcifme, mais tantôt reftreintes, & tantôt généralifées, felon qu'il jugeoit ces différentes altérations

(2) Un de fes Traducteurs a foutenu cet étrange paradoxe, mais fur des preuves plus fpécieufes que folides. Voyez la note fuivante.

(3) Voyez Arrien, lib. I, cap. 9, 24, 25; & l. 4, c. 10. Séneque, *Epift.*

néceſſaires pour développer, éclaircir, ou rectifier même, les principes qu'il avoit pris pour regle de ſa conduite.

Epictete paroît être, de tous les diſciples de Zénon, celui qui s'eſt le moins éloigné de ſes idées. C'eſt une erreur de croire qu'il l'ait (2) abandonné ſur l'article du ſuïcide; dogme commun à tous les Philoſophes de cette ſecte (3), & l'on peut même

12, & ſur-tout *Epiſt.* 70. A l'égard de Marc Aurele, nous ne citerons que ce paſſage de ſes réflexions : " Sors de la „ vie, ſi elle te devient importune; mais „ ſors-en ſans te plaindre & ſans murmu- „ rer, comme d'une chambre qui fume.„

ajouter, à toute l'antiquité. La Théologie païenne ne l'enseignoit pas expreſſément; mais il étoit en quelque ſorte conſacré par un long uſage, plus ou moins en vigueur, ſelon les tems, &

(4) Tout le monde ſait que la loi romaine ne prononçoit aucune peine contre le ſuïcide : & ce qui n'eſt pas moins remarquable, c'eſt que toutes les cauſes qui peuvent porter l'homme à ſe donner la mort, ſont prévues & ſtipulées dans cette loi, dont voici le texte précis : „ Si quis impatientiâ doloris, „ aut tædio vitæ, aut morbo, aut fu„ rore, aut pudore, mori maluit, non „ animadvertatur in eum. „ Voyez le Digeſte, lib. 48, tit. 21; & le Code, lib. 9, tit. 50, *de bonis eorum qui mortem ſibi conſciverunt.*

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

POUR connoître les vrais principes d'une fecte religieufe ou philofophique, ancienne ou moderne, il ne faut pas les chercher dans les ouvrages d'un feul Auteur ; on n'en auroit fouvent qu'une idée d'autant plus imparfaite, que, quel que foit l'efprit général & dominant de la fecte à laquelle on s'attache, on fe fait une philofophie, comme on fe fait une religion, felon fon tempérament, fon caractere & fes

paſſions. Paſcal, dévot atrabilaire & melancolique; Fénelon, pieux, ſenſible & tendre, mais tous les deux également convaincus de la vérité de l'exiſtence de Dieu, n'en avoient certainement pas la même idée, & ne le voyoient pas ſous le même aſpect : l'idée générale & abſtraite étoit néceſſairement la même, mais l'idée particuliere étoit très-différente. Il en eſt de même de tous les objets : ils ont des qualités générales & communes, dont tous les hommes ſont affectés à-peu-près de la même maniere, & ſur l'exiſtence deſquelles ils s'accordent ;

mais les idées particulieres que ces objets excitent actuellement dans leur eſprit, celles qu'ils réveillent, ſouvent à une grande diſtance les unes des autres, les traces qu'ils laiſſent dans le cerveau, ou la ſubſtance renfermée dans la tête, varient non-ſeulement d'un individu à l'autre dans le même inſtant, mais dans le même individu, conſidéré dans deux inſtans ou deux états divers, comme, par exemple, dans l'état de ſanté ou de maladie, dans la jeuneſſe, dans l'âge mûr, ou dans la vieilleſſe, &c. Il ne faut donc pas s'étonner du peu d'uniformité

pour ainſi dire, en lui une vertu de tempérament ; & l'on pourroit aſſurer que cette doctrine ſi dure, ſi ſévere, où Zénon paroît n'avoir été conduit que par la raiſon, Epictete l'eût trouvée par ſentiment : elle réſultoit néceſſairement de ſa conſtitution phyſique. En effet, l'étude, la méditation, l'opinion, la coutume, l'amour de la gloire, l'eſpoir de vivre dans la mémoire des hommes, la ſeule choſe, dit un Ancien, qui puiſſe conſoler de la briéveté de la vie, le deſir aſſez général de faire honneur de ſa vertu & de ſes ſacrifices à la doctrine qu'on

professe, pour la rendre plus imposante aux yeux du peuple; ces différentes causes purement morales, réunies, ne sont pas assez puissantes pour donner à l'homme cette résignation à tous les événemens (8), & cette impassibilité stoïque dont Epictete offrit constamment le modele. L'expérience prouve que ces causes modifient plus ou moins l'homme; mais elles ne changent pas sa nature, & n'en font pas, selon l'expression même de Sé-

(8) Voyez un beau discours d'Epictete, sur l'état où il souhaitoit que la mort le surprît. *Apud* Arrian. l. 3, c. 5.

neque, un être de bronze (9).

Lorſqu'un Philoſophe, appelé au tribunal des loix, pour quelques écrits inconſidérés, ne croit pas devoir refuſer à la vérité un aveu & un ſacrifice que cent fanatiques ont faits au menſonge, & ſe détermine à ſceller ſa doctrine de ſon ſang, dans l'eſpérance de donner, par cet acte de fermeté, une ſanction plus forte à ſes diſcours & à ſes opinions; on ne peut nier que cette conduite, qui peut d'ailleurs paroître

(9) Je ne connois qu'une ſeule cauſe qui transforme abſolument l'homme, qui donne à l'individu le plus foiblement

plus ou moins ſage, plus ou moins conforme au but qu'il ſe propoſe, ne montre de l'énergie & du

conſtitué une force phyſique extraordinaire, lui fait ſupporter tranquillement les douleurs les plus vives, braver les dangers les plus preſſans, & attendre la mort avec intrépidité; c'eſt le fanatiſme. Peut-être même, à ces divers égards, cette cauſe eſt-elle encore plus active, plus énergique, que l'organiſation, à laquelle elle ſupplée, comme le délire & la frénéſie dans les maladies aiguës. Le fanatiſme eſt le même dans celui qui ſouffre, & dans celui qui fait ſouffrir, ſans éprouver la moindre émotion, le plus léger mouvement de pitié, & il produit en eux les mêmes effets. Il ôte à celui-là le ſentiment de ſes propres maux, & il rend celui-ci abſolument inſenſible aux maux des autres: c'eſt la même diſpoſition appliquée à des

caractere. Mais il ne faut pas comparer une feule action à la teneur entiere de la vie, ni tirer

---

cas différens. Déplacez ces deux individus, & vous aurez toujours le même réfultat. Mais il faut obferver que le fanatifme, en général, eft une caufe accidentelle & momentanée : c'eft une maladie du cerveau, qui a fes accès, fon paroxifme, fon déclin & fa réfolution. Il paffe comme une épidémie ; & fa durée, comme fes effets, varie felon le progrès des lumieres & l'efprit général & dominant du fiecle. Quelquefois auffi il fe trouve joint au tempérament le plus ardent, le plus fombre, le plus mélancolique, à l'organifation la plus forte; & alors il caufe les plus grands maux, & ne s'éteint qu'avec la vie. Dans tous les cas, il rend l'homme atroce ou infenfé. Mais nous ne confidérons ici que les effets conftans des caufes phyfiques,

d'un phénomene particulier des conféquences génér ales. Quelque pénible que foit alors le facrifice, quelque effort qu'il fuppofe, c'eft l'affaire d'un moment : & s'il en faut croire un bon juge dans cette matiere, „ C'eft une chofe com-
„ mune que de courir à la mort
„ par impétuofité d'efprit ; mais
„ il n'y a qu'une grande ame,
„ qui, ayant délibéré s'il faut

qui font les feules caufes réellement & néceffairement telles, parce qu'elles agiffent fans ceffe, & que leur action peut être encore accélérée, multipliée même, par le concours & la réunion de toutes les caufes morales. Voyez le texte, à la fuite du paffage qui fait le fujet de cette note.

„ vivre ou s'il faut mourir, pèse „ exactement les motifs de part „ & d'autre, & se détermine par „ le poids de la raison, ou à „ mourir, ou à vivre (10) „. Observons encore, à l'égard du Philosophe qui préfere la mort au désaveu public de ses sentimens, que si sa vie devoit être, comme celle du Stoïcien, une longue épreuve de patience & de

(10) Id ego arduum imprimis, & præcipuâ laude dignum puto. Nam impetu quodam & instinctu procurrere ad mortem, commune cum multis : deliberare verò & caussas ejus expendere, utque suaserit ratio, vitæ mortisque consilium suscipere vel ponere, ingentis est animi. *Plinius*, l. 1, Epist. 22.

n'en eſt pas moins vrai que Poſſidonius étoit Stoïcien autant qu'on peut l'être par étude, par réflexion, & lorſque la préférence que l'on donne à cette ſecte eſt plutôt une affaire de choix que de vocation, & de raiſonnement que d'organiſation. On fait du Stoïciſme tout ce qu'on en peut apprendre & pratiquer; & ce n'eſt pas peu de choſe. Poſſidonius étoit un ſage d'un courage & d'une fermeté d'ame extraordinaires; mais ce n'étoit pas un Stoïcien. Le vrai Stoïcien eſt néceſſairement un phénomène très-rare : c'eſt un être à part. Epictete

lui-même ne se croyoit pas digne de ce nom. " Je vois bien (15),
,, disoit-il, des hommes qui dé-
,, bitent les maximes des Stoï-
,, ciens, mais je ne vois point
,, de Stoïcien. Montre-moi donc
,, un Stoïcien : je n'en demande
,, qu'un. Un Stoïcien, c'est-à-
,, dire, un homme, qui, dans la
,, maladie, se trouve heureux;
,, qui, dans le danger, se trouve
,, heureux ; qui, mourant, se
,, trouve heureux ; qui, dans
,, l'exil, se trouve heureux; qui,
,, méprisé & calomnié, se trouve

(15) Apud Arrian. l. 2. cap. 19, p. 288, 289. Edit. Upton. Londin. 1741.

„ heureux. Si tu ne peux me „ montrer ce Stoïcien parfait & „ achevé, montre-m'en un commencé : n'envie point à un „ vieillard comme moi ce grand „ ſpectacle, dont j'avoue que je „ n'ai encore pu jouir. "

Après avoir ainſi défini le vrai Stoïcien, Epictete fait une belle application de ces préceptes généraux à des cas particuliers ; ce qui eſt le ſeul moyen de rendre la morale utile ; car les généralités, en morale, ſont aux yeux du Philoſophe ce que les ſpéculations ſublimes de l'algebre & de la géométrie ſont pour le peu-

ple, qui les regarde comme des recherches de pure curiosité, jusqu'à ce que quelqu'un applique enfin à l'usage commun les vérités que le calcul & l'observation ont découvertes. « En toutes „ choses, dit Epictete, il faut „ faire ce qui dépend de soi, & „ rester ensuite ferme & tran-„ quille. Je suis obligé de m'em-„ barquer; que dois-je faire? „ Bien choisir le vaisseau, le pi-„ lote, les matelots, la saison, „ le jour, le vent; voilà tout ce „ qui dépend de moi. Dès que „ je suis en pleine mer, il sur-„ vient une tempête : ce n'est

„ plus là mon affaire, c'eſt l'af-
„ faire du pilote. Le vaiſſeau
„ coule à fond : que dois-je
„ faire ? Je fais ce qui dépend de
„ moi ; je ne crie point, je ne
„ me tourmente point, je ne
„ m'en prends point à Dieu. Je
„ ſais que tout ce qui eſt né doit
„ mourir ; c'eſt la loi générale :
„ il faut donc que je meure. Je
„ ne ſuis pas l'éternité, je ſuis
„ un homme, une partie du tout,
„ comme une heure eſt une par-
„ tie du jour. Une heure vient,
„ & elle paſſe ; je viens, & je
„ paſſe auſſi. La maniere de paſſer
„ eſt indifférente : que ce ſoit

„ par le fer, par la fievre ou par „ l'eau, tout eſt égal (16). "

Quel contraſte frappant, ces maximes ſi propres, pour parler comme Montagne, à *groſſir le cœur* de courage, d'indépendance & d'intrépidité, font avec la morale incertaine, ſubtile, & contentieuſe de Platon & d'Ariſtote! Combien celle des Stoïciens lui eſt ſupérieure, ſoit par la vigueur & la fermeté de ſes principes, ſoit par les grandes & inſtructives leçons qu'on en peut tirer dans les différentes condi-

---

(16) Apud Arrian. l. 2. c. 5, p. 188.

tions de la vie ! Que n'obtiendroit-on pas des hommes, même dans les pays où les insultes faites de sang froid à la nature humaine sont le plus fréquentes, si, au lieu de l'éducation pusillanime & contradictoire qu'ils reçoivent dans nos climats, & qui assure à leurs enfans une partie de leur foiblesse, de leurs vices & de leur misere, on s'occupoit de bonne heure à fortifier leur corps par l'exercice & le travail ; à rectifier leur jugement par l'étude des sciences exactes ; à les accoutumer, par de bons exemples, au spectacle utile & consolant des

choſes honnêtes (car ce ſont les bonnes habitudes qui font les bonnes mœurs); à leur inſpirer le mépris des grandeurs, de la fortune, & ſur-tout de la vie, ſans lequel ils auront toujours l'eſprit étroit & l'ame commune; enfin, à exciter en eux l'enthouſiaſme de la vertu, par les préceptes mâles & auſteres de cette ſecte ſi féconde en grands hommes, & que l'Auteur des Eſſais appelle, avec raiſon, " la pre-
" miere eſchole philoſophique &
" ſurintendante des autres ! "
Celui qui a dit que " le Stoïciſme
" n'eſt autre choſe qu'un Traité
" de

Marc Aurèle perd ſon Gouverneur : pénétré de regret, il oublie ſa conſtance ordinaire, & des pleurs coulent de ſes yeux. Les courtiſans, toujours prêts à jeter du ridicule ſur les vertus qu'ils n'ont pas, & plus vains d'une bonne plaiſanterie, que les ames honnêtes ne le ſont d'une bonne action, railloient ce jeune Prince en préſence de l'Empereur, qui leur en fit le reproche par un mot plein de ſens, où brillent également la bonté de ſon cœur & la juſteſſe de ſon eſprit : „ Permettez-lui d'être homme, leur „ dit-il ; la Philoſophie ni

„ l'Empire n'ôtent point les paſ-
„ ſions (13). "

On peut joindre à cet exemple celui de Poſſidonius. Pompée, à ſon retour de Syrie, vient exprès à Rhodes pour entendre ce Philoſophe; mais il n'oſe l'eſpérer d'un homme tourmenté de douleurs aiguës. „ L'état de ſouf-
„ france où vous me trouvez,
„ lui répond Poſſidonius (14),

(13) Permittite illi (inquit) ut homo ſit: neque enim vel philoſophia vel imperium tollit affectus. *Jul. Capitol.* in Antonino pio, cap. 10.

(14) At ille, tu vero, inquit, potes: nec committam ut dolor corporis efficiat ut fruſtra tantus vir ad me venerit. Ita-

„ ne m'empêchera point de rem-
„ plir votre attente ; & il ne ſera
„ pas dit que Pompée ſoit venu
„ inutilement honorer ma retraite
„ de ſa préſence „. Auſſi-tôt il lui prouve, par un diſcours auſſi grave qu'éloquent, qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête. Mais, la violence du mal le forçant de s'interrompre, il s'écrie : Tu as beau faire, douleur, quelque im-

que narrabat (Pompeius) eum graviter & copiosè, de hoc ipſo, Nihil eſſe bonum niſi quod eſſet honeſtum, cubantem diſputaſſe ; cumque quaſi faces ei doloris admoverentur, ſæpè dixiſſe : Nihil agis, dolor ; quamvis ſis moleſtus, nunquam te eſſe confitebor malum. *Apud* Ciceron. *Tuſc. Diſput.* lib. 2. cap. 24.

portune que tu ſois, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.

" Ce conte, qu'ils font tant va-
„ loir, dit Montagne, que porte-
„ il pour le meſpris de la dou-
„ leur ? Il ne débat que du mot;
„ & cependant ſi ces pointures
„ ne l'eſmeuvent, pourquoi en
„ rompt-il ſon propos ? pourquoi
„ penſe-il faire beaucoup de ne
„ l'appeller pas Mal ? Il ſent
„ meſmes paſſions que mon la-
„ quays ; mais il ſe brave ſur ce
„ qu'il contient au moins ſa lan-
„ gue ſous les loix de ſa ſecte. „

Cette réflexion de Montagne n'eſt pas ſans juſteſſe ; mais il

tion. Sans doute, l'éducation, la raifon perfectionnée par l'expérience & la réflexion, peuvent feconder, fortifier, corriger, ou changer, même jufqu'à un certain point, les difpofitions naturelles: mais fi la machine eft débile, ou mal conftituée ; fi le genre nerveux eft trop fenfible, trop irritable; fi le jeune élève n'a point de paffions; en un mot, fi l'organifation contrarie fans ceffe les fages leçons de l'inftituteur, & s'oppofe conftamment à leur effet; comme, felon la loi éternelle & invariable établie dans l'univers, c'eft toujours le phyfique

qui mène le moral, elles n'auront fur l'homme qu'une influence foible & paffagere, & la Nature reftera la plus forte. C'eft peut-être ce qui faifoit dire au favant Bordeux: " Heureux ceux qui ont „ leur philofophie dans le fang!„ Il eft au moins certain que c'eft la meilleure & la plus sûre; & ce fut particuliérement celle d'Epictete. Tandis que Séneque, Marc Aurèle, & la plupart de ceux qui qui avoient embraffé la fecte de Zénon, devenus Stoïciens par inftitution, faifoient d'inutiles efforts pour être conféquens à leurs principes, & fe défefpé-

roient de refter hommes (12), Epictete, armé pour ainfi dire par la Nature contre toutes les peines de la vie, trouvoit dans l'extrême force de fes organes, de quoi fupporter patiemment l'état de baffeffe où il étoit réduit, les mépris & les outrages d'un maître infenfé, & enfin les maux les plus cruels & les plus longs.

Parmi plufieurs faits intéreffans de la vie de ces philofophes, il

---

(11) Je vous exhorte à la fermeté, dit Séneque à Lucilius, moi qui ai pleuré à l'excès mon cher Sérénus; moi qu'on peut compter, & j'en rougis, parmi ceux que la douleur a vaincus. Epift. 63.

„ de la liberté priſe dans toute
„ ſon étendue", en a donné (17)
en peu de mots une idée générale
très-exacte. „Si cette doctrine,
„ ajoute-t-il, qui a tant de points
„ communs avec les cultes reli-
„ gieux, s'étoit propagée comme
„ les autres ſuperſtitions, il y
„ a long-tems qu'il n'y auroit
„ plus ni eſclaves ni tyrans ſur
„ la terre."

Ce n'eſt ni la logique, ni la phyſique, ni la métaphyſique des Stoïciens, qu'il faut regretter : ils n'ont que balbutié ſur ces ſciences, dont les vrais principes n'ont

(17) Vie de Séneque, pag. 423.

été connus que des Modernes. On peut même dire que les ſubtilités de leur dialectique, quoique peut-être propres à les diſtinguer des autres Philoſophes par leurs expreſſions, comme ils en différoient par leur doctrine, ne ſont ni moins puériles ni moins ridicules que celles de Scot, &c. ſi juſtement mépriſées aujourd'hui, mais qui ont dû néceſſairement, comme toutes les erreurs graves & importantes dans les ſciences, épargner bien des écarts à ceux qui ſont venus après eux (18),

(18) Voyez ce qu'on a dit à ce ſujet dans l'Avertiſſement ſur les Queſtions Natu-

& préparer la découverte des regles fondamentales de la logique, à-peu-près comme les diſſonances, dans la muſique, préparent l'harmonie la plus parfaite & le repos le plus doux pour une oreille ſenſible & exercée.

Si la philoſophie ſpéculative & purement rationnelle des Stoïciens laiſſoit un champ très-vaſte aux recherches & aux travaux des Modernes, il n'en eſt pas de même de leur morale & des principes généraux d'où ils ont déduit les devoirs réciproques

relles de Séneque, au tom. 6. de ſes Oeuvres, trad. par M. la Grange, p. 11 & 12.

des hommes. Il paroît que cette ſcience des rapports conſtamment établis entre des êtres qui ont la même nature & les mêmes beſoins phyſiques, étoit celle qu'ils avoient le plus cultivée, & qu'ils regardoient, conformément aux idées de Socrate, comme la plus importante : elle formoit le caractere diſtinctif & particulier de leur ſecte. Un Auteur moderne, très-pieux ſans doute, dont les intentions ſont droites, & les vues louables, mais dont le zele nous a paru, en général, plus édifiant qu'éclairé, a parlé des Stoïciens & de leurs principes philo-

ſophiques ſans les avoir bien connus, & n'a donné des uns & des autres qu'une idée vague, incomplette & ſouvent fauſſe (19), comme il ſeroit facile de le prouver ſi c'en étoit ici le lieu. Obſervons ſeulement, en faveur de ceux à qui l'autorité de cet Auteur pourroit en impoſer, que tous les endroits de ſon ouvrage où il eſt particulièrement queſtion des Philoſophes anciens, doivent être lus avec précaution, ſoit pour la

---

O utinam arguerem ſic, ut non vincere poſſem !
Me miſerum ! quare tam bona cauſa mea eſt ?
Ovid. *Amor. l.* 2. *el.* 5. *v.* 7.

maniere peu exacte & insuffisante dont leurs opinions y sont exposées, soit pour le jugement qu'on en porte. En effet, quelle connoissance précise peut-on prendre dans ce livre, de la doctrine de Zénon, de Séneque, d'Epictete & de Marc Antonin ? Pourquoi ne pas présenter au lecteur, d'après leurs écrits scrupuleusement analysés, & jugés sans partialité, un abrégé fidele de la morale des Stoïciens ? Et comment, avec une ame douce & sensible, parle-t-on aussi froidement d'une secte qui a donné le précepte & l'exemple de toutes les vertus sociales ; qui

regardoit l'univers comme un royaume dont Dieu eſt le Prince, & comme un tout à l'utilité duquel chaque partie doit concourir & rapporter ſes actions, ſans préférer jamais ſon avantage particulier à l'intérêt commun (20); qui enſeignoit que chacun doit aimer ſon ſemblable, veiller ſur ſes beſoins, les prévoir même, s'intéreſſer à tout ce qui le regarde;

(20) Mundum autem (Stoïci) cenſent regi numine deorum, eumque eſſe quaſi communem urbem & civitatem hominum & deorum; & unumquemque noſtrûm ejus mundi eſſe partem; ex quo illud naturâ conſequi, ut communem utilitatem noſtræ anteponamus. *Cato* apud Ciceron. *De Finib. bonor. & mal.* l. 3, ch. 19.

ſi l'on n'avoit pas vu de tout tems les hommes les plus recommandables par leurs talens & par leurs mœurs éprouver le même ſort, c'eſt que cette ſecte, dont Monteſquieu vient de préſenter la doctrine ſous un point de vue ſi intéreſſant, fut l'objet & la victime des calomnies les plus noires, particuliérement ſous le regne des Empereurs. On faiſoit un crime aux Stoïciens du courage avec lequel ils parloient de la dignité & de la liberté de l'homme. On n'épargnoit rien pour rendre leur fidélité ſuſpecte: on les peignoit comme des eſprits inquiets &

remuans (24), comme des hommes qui portoient impatiemment le joug des loix & de l'autorité; en un mot, comme des ennemis secrets du Prince & de l'Etat; & c'est ainsi qu'on prépara la perte de Séneque, de Thraséas, & de plusieurs autres Stoïciens aussi vertueux. „Cette secte, disoit

(24) Plautum ... veterum Romanorum imitamenta præferre: assumptâ etiam Stoïcorum arrogantiâ sectâque, quæ turbidos & negotiorum apparentes faciat. *Tacit. Annal.* lib. 14, cap. 57.

(25) Et habet (Thrasea) sectatores, vel potiùs satellites, qui nondum contumaciam sententiarum, sed habitum vultumque ejus sectantur; rigidi & tristes, quo tibi lasciviam exprobrent..... Spernit

„ un de ces vils accusateurs (25),
„ a déjà produit les Tubérons &
„ les Favonius, noms odieux,
„ même à l'ancienne Républi-
„ que : pour détruire l'autorité
„ du Prince, ils vantent la liberté;
„ s'ils réussissent, ils attaqueront
„ la liberté même. "

Epictete, qui avoit vu tant de

---

religiones, abrogat leges..... Ista secta Tuberones & Favonios, veteri quoque Reipublicæ ingrata nomina, genuit. Ut imperium evertant, libertatem præferunt: si perverterint, libertatem ipsam aggredientur. *Cossutianus Capito, apud* Tacit. Annalium, lib. 16, cap. 22.

Les détracteurs des Philosophes modernes disent les mêmes choses que Cossutianus Capito, mais ne les disent pas tout-à-fait si bien.

fois les cruels effets de ces calomnies infidieufes, crut devoir faire à cet égard l'apologie des Stoïciens. Sa défenfe eft noble, fimple, précife, & telle que leurs femblables pourroient la faire encore aujourd'hui. „ Les Stoïciens, „ dit-il, enfeignent que l'homme „ eft libre : ils enfeignent donc à „ méprifer l'autorité de l'Empe- „ reur. A Dieu ne plaife! nul „ Philofophe n'enfeigne à des fu- „ jets à fe révolter contre leur „ Prince, ni à fouftraire à fa puif- „ fance rien de tout ce qui lui „ eft foumis. Tenez, voilà mon „ corps, mes biens, ma réputa-

„ tion, ma famille, je vous les
„ livre; & quand vous trouverez
„ que j'enſeigne à quelqu'un à les
„ retenir malgré vous, faites-moi
„ mourir, je ſuis un rebelle. Ce
„ n'eſt pas là ce que j'enſeigne
„ aux hommes; je ne leur enſei-
„ gne qu'à conſerver la liberté de
„ leurs opinions, dont Dieu les
„ a faits ſeuls les maîtres. “

Il nous importe peu de ſavoir ſi cette apologie, qu'on trouve dans les Diſſertations d'Arrien (26), & qu'il avoit recueillie, ainſi que beaucoup d'autres penſées judi-

(26) Lib. I, cap. 29.

cieuſes & fortes, de la propre bouche d'Epictete, précéda ou ſuivit (27) le tems où les Philoſophes furent chaſſés de Rome & de toute l'Italie. Dans l'un ou l'autre cas, elle prouve que ceux qui, par leurs travaux, ont étendu la ſphere de nos connoiſſances, rétabli l'humanité dans ſes droits ſi ſouvent violés, & détruit ces préjugés funeſtes, ſource intariſſable de diſputes, de déſordres & de maux, ont été dans tous

(27) Ce dernier ſentiment eſt celui de Saumaiſe, & c'eſt le ſeul probable. *Not. Salmaſ. in* Epictet. pag. 4. *Edit. Lugd. Bat.* 1640.

les tems l'objet de la haine des Souverains abſolus, ignorans, & ſuperſtitieux. Mais ce même eſprit de perſécution, qui les anime contre les ſeuls hommes dont ils ne peuvent ni changer ni enchaîner l'opinion, fait autant l'éloge des Philoſophes que la ſatyre des Tyrans: en effet, on ne hait pas les Savans & les Gens de Lettres; on ne permet pas à un farceur impudent, tel qu'Ariſtophane, de calomnier ſur le théâtre leurs mœurs & leurs principes; on n'accorde pas à leurs vils délateurs une protection publique; enfin on ne chaſſe pas de l'Empire

ceux qui en ſont un des principaux ornemens, & dont le jugement doit régler un jour celui de la poſtérité, lorſqu'on n'a rien à redouter de l'influence de leur génie ſur leur ſiecle, & des lumieres qu'ils répandent ſur toutes les matieres où il importe le plus de connoître la vérité. C'eſt ce qui faiſoit dire à Voltaire, avec cette ironie ingénieuſe & fine qui cache ſi ſouvent dans ſes écrits les réflexions les plus utiles : „ On „ crie contre les Philoſophes ; „ on a raiſon : car ſi l'opinion eſt „ la reine du monde, les Philoſo- „ phes gouvernent cette reine. "
„ Une

„ ciens, dit-il, pouvoient être „ confidérées comme des efpeces „ de religion. Il n'y en a jamais „ eu dont les principes fuffent „ plus dignes de l'homme, & „ plus propres à former des gens „ de bien, que celle des Stoï- „ ciens; &, fi je pouvois ceffer „ un moment de penfer que je „ fuis Chrétien, je ne pourrois „ m'empêcher de mettre la def- „ truction de la fecte de Zénon „ au nombre des malheurs du „ genre humain.

„ Elle n'outreit que les chofes „ dans lefquelles il y a de la „ grandeur; le mépris des plaifirs

„ & de la douleur. Elle ſeule „ ſavoit faire les citoyens ; elle „ ſeule faiſoit les grands hommes; „ elle ſeule faiſoit les grands „ Empereurs.

„ Faites pour un moment abſ- „ traction des vérités révélées ; „ cherchez dans toute la Nature, „ & vous n'y trouverez pas de „ plus grand objet que les An- „ tonin. Julien même, Julien „ (un ſuffrage ainſi arraché ne „ me rendra point complice de „ ſon apoſtaſie); non, il n'y a „ point eu après lui de Prince „ plus digne de gouverner les „ hommes.

„ Pendant que les Stoïciens „ regardoient comme une chofe „ vaine les richeffes, les gran„ deurs humaines, la douleur, „ les chagrins, les plaifirs, ils „ n'étoient occupés qu'à travail„ ler au bonheur des hommes, à „ exercer les devoirs de la fociété: „ il fembloit qu'ils regardaffent „ cet efprit facré, qu'ils croyoient „ être en eux-mêmes, comme „ une efpece de Providence gé„ nerale qui veilloit fur le genre „ humain. Nés pour la fociété, „ ils croyoient tous que leur def„ tin étoit de travailler pour elle: „ d'autant moins à charge, que

s'oublier même en quelque maniere, au lieu de chercher des témoins, ou de ſe propoſer quelque récompenſe, ou d'agir en vue de ſon intérêt particulier; paſſer d'une bonne action à une autre bonne action, & ne ſe laſſer jamais de faire du bien, mais, pendant tout le cours de ſa vie, accumuler bonne action ſur bonne action, ſans laiſſer entr'elles le moindre intervalle ni le moin-

Nec ſibi, ſed toti genitum ſe credere mundo.

Pharſal. l. 2. v. 380, *& ſeq.*

Lucain a raſſemblé dans ces quatre vers les traits les plus caractériſtiques du Stoïciſme.

dre vuide, comme ſi c'étoit la l'unique avantage d'exiſter; ſe croire ſuffiſamment payé par cela ſeul qu'on a eu occaſion de rendre ſervice à autrui; en témoigner ſa reconnoiſſance à ceux qui nous l'ont offerte, comme une choſe qui nous eſt utile à nous-mêmes; ne chercher par conſéquent hors de ſoi ni le profit ni la louange des hommes; n'eſtimer rien, & n'avoir rien tant à cœur que la vertu & l'honnête; ne ſe laiſſer jamais détourner de ſon devoir, autant qu'on le connoît, ni par le deſir de la vie, moins encore de quelque autre choſe, ni par la

crainte des tourmens ou de la mort, ni par celle de l'ignominie, pire que la mort, moins encore par la crainte de quelque malheur que ce foit, &c. (22)?

Ce petit nombre de préceptes fi fages, & d'une utilité générale & conftante, parmi lefquels il n'y en a pas un feul qui ne refpire la vertu la plus pure, & qui ne foit conforme à la plus faine morale, fuffit pour juftifier ce

(22) Ce qu'on vient de lire eft extrait mot pour mot des Ouvrages de Séneque, d'Epictete, & de Marc Antonin, dont on trouvera les propres paroles dans la favante Préface de Gataker fur le Livre de cet Empereur.

Une autre obfervation non moins inconteftable, parcequ'elle eft de même fondée fur une longue & trifte expérience, c'eft que ce n'eft pas feulement fous le regne des mauvais Princes que les Philofophes font inquiétés, exilés, profcrits; leur fort n'eft ni plus tranquille ni meilleur fous le regne des Princes bons, mais foibles & fans caractere: car il en eft de la bonté comme de toutes les vertus; elle a befoin d'être éclairée; elle a même fes excés, qui, peut-être, n'ont pas moins d'inconvéniens que la méchanceté: & ceci me fait fouvenir

d'une réflexion très-ſenſée d'Agéſilas, qui, entendant louer la bonté d'un Roi de Lacédémone, répondit avec vivacité : „ Comment pourroit-il être bon, puiſqu'il l'eſt même pour les méchans ? “

Quoiqu'Epictete n'enſeignât rien qui pût allarmer le Deſpote le plus ombrageux, il n'en fut pas moins compris dans cet inique décret de Domitien, qui ordonnoit à tous les Philoſophes de ſortir de Rome. Ce fut alors qu'il ſe retira à Nicopolis, ville d'Epire, pour dérober ſa tête à la fureur du Tyran & à celle d'un Sénat

corrompu, devenu l'inftrument de fes vengeances, & tellement avili par l'efclavage, qu'il n'avoit plus d'autre paffion que celle de l'or, d'autre volonté que les caprices des Maîtres ftupides & féroces auxquels il s'étoit lâchement foumis, & d'autre courage que celui de dévorer en filence les affronts qu'il en recevoit.

On ne réfléchit point affez à la liaifon néceffaire que les vices ont entr'eux; ils pefent, pour ainfi dire, les uns vers les autres, & s'attirent réciproquement (28):

(28) La Fontaine avoit entrevu cette vérité, comme on le voit par ces vers na-

il en eſt de l'homme à cet égard, comme de l'univers relativement aux différens phénomenes qu'il préſente ; parmi leſquels il n'y en a aucun d'iſolé, quoiqu'on n'apperçoive pas toujours le point par lequel *ils* ſe touchent. Conſultez l'Hiſtoire, & vous verrez l'averſion pour les Arts, les Lettres, les Sciences, & pour ceux

---

turels & faciles, tels qu'il les ſavoit faire:

Les vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les vices ſont freres :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres.

Liv. 8. *Fable* 25.

qui les cultivent, conftamment unie, foit dans les Souverains, foit dans les fujets, à l'ignorance ou aux préjugés, fouvent plus funeftes que l'ignorance, à la petiteffe de l'efprit, à la fauffeté du jugement, & à la perverfité du cœur; tandis que les Princes dont les vertus nous ont rendu le fouvenir fi cher, font précifément ceux qui ont le plus accueilli, eftimé & protégé les Lettres. Peut-être même l'intérêt que les Chefs de l'Etat prennent aux progrès de la raifon, eft-il le figne le moins équivoque d'un bon gouvernement: car cet intérêt, lorf-

qu'il ſe montre dans les Princes avec cette vivacité, cette conſtance, & cette opiniâtreté qu'il doit avoir pour n'être pas ſtérile, ſuppoſe néceſſairement une infinité de loix, de réglemens, de réformes, d'établiſſemens ſages, & ſi évidemment utiles, qu'en réuniſſant toutes les volontés particulieres à la volonté générale, ils donnent plus d'unité au Corps politique, & augmentent réellement ſa force abſolue & relative.

Pline le jeune étoit ſi convaincu des bons effets de l'inſtruction, que, dans le Panégyrique de Trajan, ouvrage où l'on voit avec

plaiſir que l'éloge de ce grand homme réſulte bien plus du ſimple expoſé des faits que de l'art de l'Orateur, il le loue de l'attention qu'il donnoit à l'éducation des enfans, & du ſoin qu'il avoit pris de faire revivre, à Rome, l'étude des Belles-Lettres. „ Ce ſont, „ lui dit-il [29], les égards & „ la conſidération que vous mar- „ quez aux Philoſophes & à ceux „ qui enſeignent l'éloquence, qui

[29] Quem honorem dicendi magiſtris, quam dignationem ſapientiæ doctoribus habes ! Ut ſub te ſpiritum & ſanguinem & patriam receperunt ſtudia, quæ priorum temporum immanitas exiliis puniebat, cùm ſibi vitiorum omnium conſcius Prin-

vas faire. Si tu vas au bain, représente-toi ce qui s'y paſſe ordinairement : on s'y jette de l'eau, on s'y pouſſe, on y dit des injures, on y vole. Tu t'y préſenteras avec plus de ſécurité, ſi tu te dis : „ Je veux „ me baigner ; mais je veux auſſi „ conſerver mon indépendance en „ ſupportant tout ce que m'impoſe „ la Nature ". Obſerve cette maxime dans toutes tes entrepriſes : par ce moyen, ſi quelque obſtacle t'empêche de te baigner, tu te diras auſſitôt : „ Je ne voulois pas ſeule„ ment me baigner, je voulois en„ core conſerver ma liberté & mon „ caractère ; & je ne les conſerve„ rois point, ſi je ne ſavois pas ſouf„ frir patiemment les inſolences qui „ ſe commettent ici. ".

IX.

Ce ne font point les chofes qui troublent les hommes, c'eft l'opinion qu'ils en ont. La mort, par exemple, n'eft point un mal ; fi c'en étoit un, elle auroit paru telle à Socrate. C'eft l'opinion qu'on a de la mort, qui la rend fi affreufe. Lors donc que nous fommes traverfés ou troublés, n'en accufons que nous-mêmes, c'eft-à-dire nos préjugés.

Accufer les autres de fes malheurs, c'eft le fait d'un ignorant : les rejetter fur foi, c'eft commencer à s'inftruire : n'en accufer ni les autres ni foi-même, c'eft être fage.

X.

Ne t'enorgueillis jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval difoit, en fe vantant, Je fuis beau ;

on pourroit le ſupporter : mais toi, lorſque tu te glorifies d'avoir un beau cheval, ſache que c'eſt de cela que tu te vantes. Or qu'y a-t-il là qui t'appartienne ? L'uſage ſeul de ton imagination. C'eſt pourquoi, ſi tu ſais la régler conformément à la nature, tu pourras alors te glorifier ; car au moins tu t'applaudiras d'un bien qui eſt véritablement à toi.

X I.

Comme, dans un voyage ſur mer, ſi ton vaiſſeau arrive à un port, & que tu deſcendes pour faire de l'eau, tu peux ramaſſer quelques plantes ou quelques coquillages qui ſe trouvent ſur ta route ; mais tu dois toujours penſer à ton vaiſſeau, tourner ſouvent la tête de ce côté-là,

pour être prêt lorſque le Patron t'appellera, &, au moindre ſignal, jeter tout ce que tu as amaſſé, de peur qu'il ne te faſſe lier & mettre au fond du vaiſſeau, comme les beſtiaux : De même, dans le voyage de la vie, ſi, au lieu d'une coquille ou d'un champignon, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter; mais ſi le Patron t'appelle, cours promtement, abandonne tout ſans regarder derriere toi. Si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du vaiſſeau, de crainte que tu ne puiſſes plus le rejoindre quand le Patron t'appellera.

XII.

Ne demande point que les événemens ſe reglent au gré de tes deſirs; mais conforme tes deſirs aux

événemens : c'eſt le moyen d'être heureux.

XIII.

La maladie eſt un obſtacle pour le corps, mais non pas pour la volonté, à moins qu'elle n'y conſente : tu es boiteux ; voilà un obſtacle pour ton pied, mais ton eſprit n'en eſt pas moins libre. Si tu fais le même raiſonnement ſur tous les accidens de la vie, tu trouveras qu'ils ſont toujours un obſtacle pour quelque autre choſe, & non pour toi.

XIV.

A chaque impreſſion que tu reçois des objets extérieurs, rentre en toi-même, & cherche quelle vertu la Nature t'a donnée pour y réſiſter.

Si tu vois un beau jeune homme ou une belle fille, tu trouveras en toi la continence pour te défendre de la féduction; contre la peine ou le travail, tu trouveras le courage; contre les injures, la patience. Si tu prends cette habitude, les fantômes de ton imagination n'auront plus aucun empire fur toi.

X V.

Ne dis jamais, fur quoi que ce foit, J'ai perdu cela; mais dis, Je l'ai rendu. Ton fils eft mort; tu l'as rendu: ta femme eft morte; tu l'as rendue: ton champ t'a été enlevé; n'eft-ce pas encore une reftitution que tu as faite? Mais c'eft un méchant qui t'en chaffe. Eh! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande? Pendant qu'il t'en

laiſſe jouir, uſes-en comme d'un bien étranger, & comme le voyageur uſe d'une hôtellerie.

XVI.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, laiſſe là tous ces raiſonnemens, „ Si je néglige mes affaires, „ je n'aurai point de quoi vivre; Si „ je ne corrige pas mon eſclave, il „ deviendra méchant “: car il vaut mieux mourir de faim, exempt de crainte & de chagrin, que de vivre dans l'abondance, avec de continuelles terreurs; il vaut mieux auſſi que ton eſclave ſoit méchant, que toi malheureux. Commence donc à t'exercer ſur les plus petites choſes. On a répandu ton huile, on a volé ton vin; dis-toi: „ C'eſt à ce prix „ qu'on achette la tranquillité; c'eſt

„ à ce prix qu'on vend la conftance : „ on n'a rien pour rien ". Si tu appelles ton efclave, penfe qu'il peut ne pas t'entendre ; ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné. Par cette conduite, ton efclave ne deviendra pas meilleur : mais tu y gagneras infiniment ; tu l'empêcheras de porter à fon gré le trouble dans ton ame.

XVII.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, aie le courage de paffer pour un imbécille & pour un infenfé, par le peu de cas que tu fais des biens extérieurs. Ne cherche point à paroître favant : fi l'on te regarde comme un perfonage, défie-toi de toi-même. Sache qu'il eft difficile de conferver une volonté conforme à la

obſtacle dans tes actions, tu n'accuſeras ni ne blâmeras perſonne, tu ne feras rien malgré toi, perſonne ne pourra te nuire, tu n'auras point d'ennemi, & il ne t'arrivera rien de fâcheux.

I V.

Si tu aſpires en effet à un but ſi noble, ſouviens-toi que pour l'atteindre il ne faut pas le deſirer foiblement; mais que tu dois renoncer entièrement à de certaines choſes, t'abſtenir pour un tems de quelques autres, &, ſur-tout, veiller ſur toi-même: car ſi, avec les véritables biens, tu recherches encore les richeſſes & les dignités, tu n'obtiendras pas même ces derniers avantages, parceque tu as deſiré les autres; & tu perdras certainement ceux qui

peuvent ſeuls te rendre libre & heureux.

V.

Ainſi donc, à la vue de quelque accident fâcheux, dis auſſitôt: Tu n'es qu'une imagination, & nullement ce que tu parois. Sers-toi enſuite, pour en déterminer la meſure, des regles que tu as appriſes, furtout de la premiere: examine ſi ce malheur eſt du nombre des choſes qui ſont ou ne ſont pas en notre pouvoir; car s'il eſt de la nature de celles qui ne dépendent pas de nous, dis alors hardiment qu'il ne te touche point.

V I.

Souviens-toi que la fin de tout deſir eſt d'obtenir ce qu'on ſouhaite,

comme la fin de toute averſion eſt d'éviter ce qui en eſt l'objet; & que l'homme eſt également malheureux, ſoit que l'événement réaliſe ſes craintes, ſoit qu'il ne réponde point à ſes deſirs. Si donc ton averſion ne tombe que ſur les choſes qui ſont en ton pouvoir, tu n'éprouveras jamais les maux que tu crains: mais ſi tu redoutes la maladie, la pauvreté, la mort, tu ſeras toujours miſérable. Tranquille ſur tout ce qui n'eſt pas en ton pouvoir, crains uniquement les choſes qui te ſont ſoumiſes: retranche d'abord tous tes deſirs; car, s'ils ont pour objet ce qui ne dépend pas de toi, tu ſeras néceſſairement fruſtré dans tes eſpérances. Quant aux choſes même qui dépendent de toi, tu n'es pas encore en état de

connoître celles qu'il est honnête de desirer : contente-toi seulement de ne rien rechercher, de ne rien fuir, qu'avec modération, avec discrétion, avec retenue.

V I I.

Examine avec attention la qualité de chacune des choses qui contribuent à tes plaisirs, qui servent à tes besoins, ou que tu aimes ; & commence par les plus viles. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre ; car, s'il se casse, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, souviens-toi qu'ils sont mortels ; & si la mort te les ravit, tu n'en seras pas ému.

V I I I.

Avant d'agir, pense à ce que tu

„ mettez les Savans & les Philo-
„ ſophes à votre intimité, vous
„ liſez leurs ouvrages, vous goû-
„ tez leur entretien; car ils ne
„ preſcrivent point de devoirs
„ que vous ne rempliſſiez, &
„ vous les aimez autant qu'ils
„ vous honorent. "

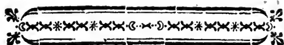
C'eſt dans les mêmes vues, & pour inſpirer fortement à ſes lecteurs le goût & le reſpect qu'il avoit lui-même pour les Lettres & la Philoſophie, que Tacite, voulant donner en peu de mots une idée du caractere atroce de Domitien, termine le tableau du regne ſanguinaire de ce Prince

par le trait qu'il jugeoit le plus propre à le rendre odieux. „ On „ chassa même les Philosophes, „ dit-il; toutes les sciences hon- „ nêtes furent bannies, afin qu'il „ ne restât aucune trace de vertu. „ [30]. "

EPICTETE, né à Hiérapolis, en Phrygie, sur la fin du regne de Néron, mourut en exil à Nicopolis dans un âge fort avancé, &, suivant l'opinion la plus probable, quelques années avant la mort d'Adrien.

---

[30] Expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bonâ arte in exilium actâ, ne quid usquam honestum occurreret. *Tacit.* in vit. Agricol. cap. 2.



MANUEL D'ÉPICTETE.

I.

TOUT ce qui eſt dans la nature, ou dépend de nous, ou n'en dépend pas. Ce qui dépend de nous, ce ſont nos opinions, nos penchans, nos deſirs, nos répugnances, en un mot, toutes nos actions: ce qui n'en dépend pas, ce ſont le corps, les biens, la réputation, les dignités, enfin, tout ce qui n'eſt pas notre ouvrage.

la droite raiſon, & de s'occuper en même-tems des choſes du dehors: il faut néceſſairement que celui qui s'attache à l'un néglige l'autre.

XVIII.

Si tu deſires que tes enfans, ta femme, tes amis, vivent éternellement, tu es un fou; car c'eſt vouloir que les choſes qui ne dépendent point de toi en dépendent, & que ce qui eſt à autrui t'appartienne. De même, ſi tu exiges que ton eſclave ne faſſe jamais de faute, ce n'eſt pas être moins fou, puiſque c'eſt vouloir que le vice ne ſoit plus vice, mais quelque autre choſe.

Veux-tu que tes deſirs aient toujours leur effet? Ne deſire que ce qui dépend de toi.

XIX.

Notre maître eſt celui qui a le pouvoir de nous ravir ce que nous voulons, ou de nous forcer de faire ce qui nous répugne. Veux-tu donc être libre? Ne recherche ni ne fuis rien de ce qui dépend des autres : ſinon tu feras néceſſairement eſclave.

XX.

Souviens-toi de te comporter dans la vie, comme dans un feſtin. On avance un plat vers toi : étends la main, & prends-en modeſtement. L'éloigne-t-on : ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, ne fais pas connoître au loin ton deſir ; mais attends patiemment qu'on l'approche. Uſe de la même modération envers ta femme & tes enfans,

envers les honneurs & les richeſſes ; & tu ſeras digne alors d'être admis à la table des Dieux. Si, pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes & les mépriſes ; alors tu ne ſeras pas ſeulement convive des Dieux, mais tu partageras avec eux la ſouveraine puiſſance. C'eſt par cette conduite, que Diogene, Héraclite, & leurs ſemblables, furent juſtement appelés des hommes divins, & l'étoient en effet.

XXI.

Si tu vois quelqu'un dans la douleur, & pleurant la perte de ſa fortune, la mort ou le départ de ſon fils, prends garde d'être la dupe de ton imagination, & ne va pas croire que cet homme ſoit malheureux par

la privation de ces biens extérieurs : mais rentre auſſitôt en toi-même, & fais cette diſtinction : „ Ce n'eſt „ point ce malheur qui afflige cet „ homme, puiſqu'un autre n'en eſt „ point ému ; c'eſt l'opinion qu'il „ en a ". Fais enſuite tous tes efforts pour le guérir de ſes préjugés par de ſolides raiſons ; & même, s'il le faut, ne refuſe point de pleurer avec lui. Mais prends garde que ta compaſſion ne paſſe au-dedans de ton ame, & que cette douleur ſimulée ne devienne r[illegible].

XXII.

Souviens-toi que tu es ici bas comme ſur un théâtre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. Qu'il ſoit long ou court,

peu importe. S'il veut que tu faſſes celui de pauvre, tâche de bien repréſenter ce perſonage. Fais-en de même, ſoit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, ou d'un ſimple particulier: car c'eſt à toi de bien jouer le rôle qu'on te donne; mais c'eſt à un autre à te le choiſir.

XXIII.

Si le croaſſement d'un corbeau préſage quelques malheurs, que ton imagination n'en ſoit point troublée: fais auſſitôt ce raiſonnement, & dis: „ Aucun de ces malheurs ne me „ regarde, mais plutôt ce corps vil, „ ou mon bien, ou ma réputation, „ ou mes enfans, ou ma femme: „ mais pour moi, il n'y a rien qui „ ne m'annonce du bonheur, ſi je

„ le veux ; car, quels que ſoient les „ événemens, il dépend de moi d'en „ tirer un grand avantage. "

XXIV.

Veux-tu être invincible ? Ne t'expoſe jamais à un combat où tu ne ſois pas ſûr de remporter la victoire.

XXV.

Si tu vois un homme comblé d'honneurs, ou élevé à une grande puiſſance, ou diſtingué par quelque autre avantage, ne te laiſſe point éblouir par ces vaines apparences, & ne dis pas qu'il eſt heureux ; car ſi le parfait bonheur & le repos de l'eſprit conſiſtent dans les choſes qui dépendent de nous, les biens étrangers ne doivent nous rendre ni envieux ni jaloux : & toi-même tu ne

voudras être ni Général d'armée, ni Sénateur, ni Conful, mais libre. Or il n'y a qu'un moyen de le devenir, c'eſt de mépriſer les choſes qui ne dépendent point de nous.

XXVI.

Souviens-toi que l'offenſe n'eſt ni dans l'inſulte ni dans les coups que tu reçois, mais dans ton opinion. Lors donc que quelqu'un te met en colere, ſache que ce n'eſt pas cet homme-là qui t'irrite, mais l'opinion que tu en as conçue. Tâche donc, ſur-tout, de ne pas te laiſſer troubler par les fantômes de ton imagination: car, ſi une fois tu gagnes du tems, ſi tu obtiens quelque délai, tu ſeras plus facilement maître de toi-même.

XXXIV.

Si quelqu'un livroit ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serois sans doute indigné : & tu ne rougis point d'abandonner ton ame, en permettant au premier qui te dit des injures, de la troubler & de l'agiter à son gré !

XXXV.

Ne fais rien sans considérer auparavant ce qui doit précéder & ce qui doit suivre l'action que tu projettes. Si tu enfreins cette regle, tu commenceras gaiement ton entreprise, parceque tu n'en auras pas prévu les suites; mais appercevant enfin tout ce qu'elle a de honteux, tu seras rempli de confusion.

XXXVI.

Tu voudrois remporter la vic-

toire aux jeux olympiques : & moi aussi, en vérité ; car rien n'est plus glorieux. Mais examine bien auparavant ce qui précede & ce qui suit une pareille entreprise ; & tente-la après cet examen. Il faut d'abord t'assujettir à une regle sévere ; ne manger que par besoin ; t'abstenir de toute délicatesse ; faire tes exercices malgré toi, & aux heures marquées, l'été comme l'hiver ; ne boire jamais frais, ni même de vin, à moins qu'on ne te l'ordonne ; en un mot, te soumettre sans réserve au maître d'exercices, comme à un médecin. Ensuite il te faudra descendre dans l'arène, & là, peut-être, te rompre le bras, ou te démettre le pied, avaler beaucoup de poussiere, être quelquefois meurtri de

coups, &, après tout cela, courir encore le hasard d'être vaincu. Si tu as fait toutes ces réflexions, sois athlete si tu veux. Mais, sans cette précaution, tu feras comme les enfans, qui, dans leurs jeux, contrefont, tour-à-tour les lutteurs, les joueurs de flûte, les gladiateurs; qui tantôt sonnent de la trompette, & un instant après représentent des tragédies. Il en sera de même de toi : tu seras successivement athlete, gladiateur, orateur, philosophe; &, dans le fond de l'ame, tu ne seras rien. Tu imiteras, comme un singe, tout ce que tu verras faire aux autres, & tous les objets te plairont tour-à-tour, parceque tu n'as rien entrepris d'après un mûr examen, mais témérairement, & entraîné par la

embraſſant la profeſſion de philoſophe tu pourras manger, boire & vivre auſſi délicatement que tu faiſois? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ſes parens & de ſes amis, ſouffrir les mépris d'un eſclave; il faut s'attendre à toutes ſortes d'humiliations, à échouer dans la pourſuite des honneurs, des charges, devant les tribunaux, en un mot, dans toutes les affaires. Conſidere bien tout cèla; & vois ſi tu veux acheter à ce prix la tranquillité de l'ame, la liberté, la conſtance. Sinon, prends garde de changer à tout moment comme les enfans, d'être aujourd'hui philoſophe, demain partiſan, enſuite rhéteur, puis intendant du Prince. Ces choſes ne s'accordent point. Il faut te réſoudre à

n'être qu'un ſeul homme, bon ou méchant. Il faut cultiver ton eſprit, perfectionner ta raiſon, ou t'occuper uniquement de ton corps. Il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou extérieurs; c'eſt-à-dire qu'il faut que tu ſoutiennes le caractere d'un philoſophe, ou d'un homme ordinaire.

XXXVIII.

Tous les devoirs ſe meſurent en général par les rapports qui lient les hommes entr'eux. C'eſt ton pere? Ton devoir eſt d'en prendre ſoin, de lui céder en tout, de ſouffrir ſes réprimandes & ſes mauvais traitemens. Mais ce pere eſt méchant! Qu'importe? La Nature t'avoit-elle lié néceſſairement à un bon pere?

Non : mais à un pere. Ton frere t'a fait une injuſtice ? Remplis tes devoirs envers lui, & ne conſidere point ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire, & ce que la Nature exige de toi. En effet, perſonne ne peut t'offenſer ſi tu ne le veux ; & tu ne ſeras bleſſé véritablement que lorſque tu croiras l'être. Suis cette regle, aie toujours devant les yeux les rapports mutuels établis entre les hommes ; & tu connoîtras facilement les devoirs d'un voiſin, d'un citoyen & d'un Général.

XXXIX.

Sache que le principal fondement de la religion eſt d'avoir des idées ſaines & raiſonnables des Dieux ; de croire qu'ils exiſtent,

qu'ils gouvernent le monde avec autant de juſtice que de ſageſſe ; d'être perſuadé que tu dois leur obéir, & te ſoumettre ſans murmurer à tous les événemens, comme étant produits par une Intelligence infiniment ſage. Avec cette opinion des Dieux, tu ne pourras jamais te plaindre d'eux, ni les accuſer de négligence à ton égard.

Mais il n'eſt qu'un moyen d'atteindre ce but ; c'eſt de renoncer à toutes les choſes ſur leſquelles tu n'as aucun pouvoir, & de ne placer ton bonheur ou ton malheur que dans ce qui dépend de toi : car ſi tu prends pour un bien ou pour un mal quelques unes de ces choſes étrangeres, il faut néceſſairement que, te voyant fruſtré de ce que tu

tu, quand tu feras devenu impudent & perfide ?

XXXI.

On t'a préféré quelqu'un dans un feftin, dans une vifite ou dans un confeil. Si ces préférences font de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues: & fi ce font des maux, pourquoi t'affliger d'en avoir été exemt? Souviens-toi qu'en ne faifant rien pour mériter ces diftinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre. Comment celui qui ne va jamais à la porte des Grands, qui ne les accompagne point quand ils fortent, qui ne les flatte point, en feroit-il auffi bien traité que celui qui leur fait affidûment la cour, qui

ſe trouve tous les jours ſur leur paſſage, & qui les loue ſans ceſſe? Tu es donc injuſte & inſatiable, de vouloir obtenir ces faveurs, ſans donner le prix qu'elles coûtent.

Combien ſe vendent les laitues au marché? Une obole, je ſuppoſe. Si quelqu'un donne cette obole & les emporte, toi qui n'en offres rien, croiras-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour ſon argent? S'il a ſes laitues, tu as auſſi ton obole. Il en eſt de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité à un feſtin: auſſi n'as-tu pas payé au maître de ce feſtin le prix qu'il le vend; ce prix, c'eſt une flatterie, une complaiſance, une ſoumiſſion. Si la choſe te convient, donnes-en donc la valeur: car prétendre l'obte-

nir sans faire aucuns frais, c'eſt être injuſte & inſatiable. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la place de ce feſtin? Tu as certainement quelque choſe qui lui eſt préférable, c'eſt de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyois pas digne, & de n'avoir pas ſouffert à ſa porte ſon orgueil & ſes dédains.

XXXII.

Nous pouvons connoître l'intention de la Nature par les ſentimens qu'elle inſpire à tous les hommes, dans ce qui ne les intéreſſe pas perſonnellement. Par exemple, lorſque l'eſclave de ton voiſin a caſſé un vaſe ou quelque autre choſe, tu ne manques pas de lui dire pour le conſoler, que c'eſt un accident très

commun : ſois donc auſſi tranquille s'il arrive à ton eſclave de faire la même faute.

Appliquons cette maxime à des objets plus ſérieux. Si quelqu'un perd ſa femme ou ſon fils, il n'y a perſonne qui ne lui diſe que c'eſt le ſort de l'humanité. Eprouvons-nous le même accident; nous nous déſeſpérons, nous nous écrions auſſitôt : " Ah ! que je ſuis malheureux ! ,, Il falloit ſe ſouvenir du ſang-froid que nous avions montré, en apprenant qu'un autre avoit eu le même malheur.

XXXIII.

Comme on ne met pas un but pour le manquer : de même la nature du mal n'exiſte point dans le monde.

où Dieu lui-même t'eût placé. Souviens-toi de plus, que si tu soutiens ce caractere avec fermeté, ceux qui avoient commencé par se moquer de toi finiront par t'admirer: au lieu que si leurs railleries te font changer de résolution, tu leur donneras un nouveau sujet de te tourner en ridicule.

XXIX.

S'il t'arrive jamais de te produire au-dehors & de vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu es déchu de ton état. Contente-toi donc d'être philosophe. Si tu veux encore le paroître ; que ce soit à tes yeux seulement: cela doit te suffire.

XXX.

Ne va point troubler ton repos

par ces vains raifonnemens : „ Je „ vivrai fans honneurs ; On ne fera „ nul cas de moi “. Car fi la privation des honneurs eft un mal, il n'eft pas plus au pouvoir d'un autre de te rendre malheureux, que de te rendre vicieux. Dépend-il de toi de jouir du pouvoir fuprême, ou d'être invité à un feftin ? Nullement. Où eft donc en cela le déshonneur, l'ignominie ? Comment ne ferois-tu rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chofe que dans ce qui dépend de toi, en quoi tu peux même valoir ce que tu voudras ?

„ Mais je ne puis être d'aucun „ fecours à mes amis “. Qu'eft-ce à dire ? Tu ne leur feras pas obtenir le droit de Bourgeoifie Romaine ? Mais qui t'a dit que ces biens dépen-

dent de nous & ne nous ſont point étrangers ? Peut-on donner aux autres ce qu'on n'a pas ſoi-même ? Amaſſez du bien, diſent-ils, afin que nous en ayons auſſi. Si je peux m'enrichir en conſervant l'honneur, la bonne foi, la magnanimité, j'y conſens ; montrez-moi le chemin, & je n'épargnerai rien pour réuſſir : mais ſi vous exigez que je perde mes véritables biens pour vous en acquérir de faux, voyez combien vous êtes injuſtes & déraiſonnables. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami fidèle & honnête ? Aidez-moi plutôt à conſerver ces vertus, & n'exigez pas de moi des choſes qui me les faſſent perdre.

„ Mais, diras-tu encore, je ne „ ſerai d'aucune utilité à ma patrie ".

tu desires, ou affligé des maux que tu crains, les auteurs de ton infortune deviennent l'objet de tes plaintes & de ton aversion.

En effet, la Nature inspire à tous les animaux de l'éloignement & de la haine pour ce qui leur paroît nuisible, & en général pour toutes les causes malfaisantes : le même instinct les porte, au contraire, à rechercher ce qui leur est utile, & à aimer les causes de leurs sensations agréables. Il est donc impossible à celui qui croit avoir reçu quelque dommage d'en voir l'auteur avec plaisir; car on ne peut se réjouir du mal même qu'on éprouve : tel est le motif des reproches qu'un fils fait à son pere, quand celui-ci lui refuse ce qui passe pour des biens : de là

auſſi la guerre cruelle d'Etéocle & de Polynice, qui s'égorgerent pour avoir regardé l'un & l'autre le trône comme un grand bien : de là, enfin, tant de murmures contre la Providence de la part du laboureur, du pilote, du marchand, de l'époux qui vient de perdre ſa femme ou ſes enfans ; car la piété envers les Dieux ſe meſure ſur le bien qu'ils font : ainſi, tout homme qui a ſoin de régler ſes deſirs & ſes averſions ſelon les maximes preſcrites, travaille en même tems à ſe rendre pieux.

Quant aux libations, aux ſacrifices, aux prémices que l'on a coutume d'offrir aux Dieux, chacun doit ſuivre en ce point la coutume de ſon pays, & les préſenter avec

pureté, ſans hypocriſie, ſans négligence, ſans avarice, mais auſſi ſans une ſomptuoſité qui excéde ſes moyens.

X L.

Lorſque tu vas conſulter l'Oracle, tu ignores ce qui doit arriver, & tu vas pour l'apprendre. Mais ſi tu étois Philoſophe, tu ſaurois, ſans le ſecours du Devin, quel ſera l'événement : ſi c'eſt une des choſes qui ne ſont pas en ton pouvoir, ce ne peut être ni un bien ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès du Devin ni deſir ni répugnance ; car alors tu ne l'aborderois qu'en tremblant : ſois perſuadé au contraire que tout ce qui peut arriver eſt indifférent, qu'il ne te regarde point,

eſt inutile d'interroger l'Oracle ſur le parti que tu dois prendre dans cette circonſtance ; car ſi le Devin te déclaroit qu'il lit dans les entrailles des victimes quelque choſe de funeſte, il eſt certain que ce ſigne t'annonceroit, ou la mort, ou la perte de quelque membre, ou l'exil : mais la droite raiſon, d'accord avec les Dieux, ne t'en preſcriroit pas moins de ſacrifier tes jours pour ſauver ta patrie ou ton ami. Crois-en alors un Devin plus éclairé ; c'eſt Apollon Pythien, qui chaſſa de ſon temple celui qui avoit vu égorger ſon ami ſans le ſecourir.

XLI.

PRESCRIS-TOI déſormais une certaine regle, un certain caractère

XLIII.

Si tu le peux, fais tomber, par tes discours, la conversation de tes amis sur des questions utiles & convenables : si tu es avec des étrangers, garde le silence.

XLIV.

Ne ris ni long-tems, ni souvent, ni avec excès.

XLV.

Refuse, s'il se peut, de jurer pour quelque chose que ce soit ; ou du moins ne jure que très-rarement.

XLVI.

Évite de manger dehors ; & fuis sur-tout les festins publics. Si tu ne peux absolument t'en dispenser, redouble alors d'attention sur toi-

regle de ta conduite. Si tu obſerves ce précepte dans toutes tes actions, le ſuccès en ſera plus ſûr.

LXII.

Les beſoins du corps doivent être pour chacun la meſure des richeſſes, comme le pied eſt celle du ſoulier. En te renfermant dans ces bornes, tu tiendras toujours un juſte milieu : ſi tu les paſſes, tu ſeras entraîné dans le déſordre comme dans un précipice. Il en ſera de même des ſouliers s'ils excedent la meſure de ton pied : tu voudras d'abord des ſouliers dorés, enſuite de pourpre, & enfin brodés ; car il n'y a plus de limite pour celui qui a une fois paſſé celle du beſoin.

LXIII.

Les filles ont à peine atteint l'âge

de quatorze ans, que les hommes les appellent leurs maîtreſſes : elles jugent de là qu'elles ſont uniquement deſtinées à leurs plaiſirs ; dès-lors, elles commencent à ſe parer, & mettent toutes leurs eſpérances dans leurs ornemens. Mais il faut leur faire comprendre qu'elles ne peuvent plaire & ſe faire reſpecter que par leur ſageſſe, leur pudeur & leur modeſtie.

LXIV.

Un ſigne certain de ſtupidité, c'eſt de s'occuper beaucoup de ſon corps, de s'exercer long-tems, de boire long-tems, de manger long-tems, de donner beaucoup de tems au plaiſir des femmes & aux autres néceſſités purement corporelles.

Toutes ces fonctions ne doivent se faire qu'en passant : c'est à cultiver notre esprit, que nous devons donner tous nos soins.

L X V.

Si quelqu'un te fait du tort, ou dit du mal de toi, souviens-toi qu'il croit y être obligé : il n'est donc pas possible qu'il renonce à son propre sentiment pour suivre le tien. S'il juge mal, c'est à lui seul qu'il fait tort, comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un bon syllogisme, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui fait un faux raisonnement. Si tu sais appliquer cette regle, tu supporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ;

donc je ſuis plus vertueux. Mais cette conſéquence eſt bien tirée : Je ſuis plus riche que vous, donc mes richeſſes ſurpaſſent les vôtres : Je ſuis plus éloquent, donc mes diſcours valent mieux que les vôtres. Mais toi, tu n'es ni diſcours ni richeſſes.

LXVIII.

Quelqu'un prend le bain de bonne heure; ne dis pas qu'il fait mal de ſe baigner, mais qu'il ſe baigne de bonne heure : un autre boit beaucoup de vin; ne dis pas qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup. Car, avant de connoître les motifs qui les font agir, comment peux-tu ſavoir s'ils font mal? En jugeant ainſi, tu cours

toujours risque de voir une chose & de prononcer sur une autre.

LXIX.

Ne dis jamais que tu es philosophe, & ne débite point de belles maximes devant des ignorans; mais fais tout ce que ces maximes prescrivent. Dans un festin, par exemple, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens-toi combien Socrate étoit éloigné de toute espece d'ostentation. Les jeunes gens alloient le prier de les recommander à d'autres Philosophes; & il les y conduisoit, sans se plaindre du peu de cas qu'on faisoit de lui.

LXX.

Si l'on agite devant des igno-

rans quelque queftion de philofophie, garde un profond filence; car il y a bien du danger à rejeter auffitôt ce que l'on n'a pas dirigé. Lorfque quelqu'un dira que tu ne fais rien: fi tu écoutes ce reproche fans t'émouvoir, fache que dès-lors tu commences à faire des progrès dans l'étude de la fageffe: car les brebis ne vont pas montrer à leur berger combien elles ont mangé l'herbe; mais, après fe l'être appropriée par une bonne digeftion, elles portent de la laine & du lait. De même, ne va pas faire une vaine oftentation de favoir devant des ignorans; mais prouve par tes actions le bon ufage que tu as fait des préceptes de la philofophie.

peuple, & de perdre l'eſtime de tes amis.

LVI.

Il eſt également dangereux de tenir des diſcours obſcènes. Si tu aſſiſtes à quelques unes de ces converſations, & que l'occaſion ſoit favorable, reprends avec vigueur celui qui ſe permet ces propos indécents ; ou du moins fais lui connoître ton mécontentement par ton ſilence, par la rougeur de ton front, & par la ſévérité de ton viſage.

LVII.

Si quelque idée voluptueuſe vient s'offrir à ton imagination, retiens-toi comme ſur tous les autres objets, de peur que cette idée ne t'entraîne. Ne cede pas d'abord à l'impulſion

du desir, & prends quelque délai. Compare ensuite les deux instans, celui de la jouissance, & celui du repentir & des remords qui la suivront: n'oublie pas, sur tout, la satisfaction intérieure qui t'attend, & les louanges que tu te donneras à toi-même, si tu résistes.

Quand tu auras fixé pour toi le moment où tu peux jouir, prends garde de te laisser vaincre par le charme & les délices de la volupté: oppose-leur le plaisir plus grand encore de remporter cette victoire sur toi-même, & de pouvoir te rendre ce témoignage.

LVIII.

Ne crains point d'être apperçu en faisant une action que tu as jugée

convenable, quoiqu'il puiſſe arriver que le peuple lui donne une interprétation maligne : car ſi cette action eſt mauvaiſe, ne la fais point ; & ſi elle eſt bonne, que t'importe le blâme de ceux qui te condamneront injuſtement ?

LIX.

Ces propoſitions, Il eſt jour, Il eſt nuit, ſont très-vraies ſi on les énonce ſéparément ; mais elles ſont fauſſes ſi on les joint enſemble : De même, dans un feſtin, celui qui s'empare excluſivement de tout ce qu'on ſert de meilleur, fait une choſe très-utile pour ſon corps, mais très-malhonnête, ſi l'on conſidere la communauté & l'égalité qui doivent ſubſiſter entre des convives. Lors donc

pas avec févérité ceux qui ont fur ce point des principes moins auf-teres; ne les reprends point avec aigreur, & ne vantes point à tout moment ta continence.

X L I X.

Si l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne t'amufe point à te juftifier; réponds feulement: „ Il n'a pas connu mes autres dé-„ fauts, car il auroit dit encore plus „ de mal de moi. "

L.

Il n'eft pas néceffaire d'aller fouvent aux théatres; mais quand l'occafion d'y paroître fe préfente, ne favorife aucun des partis, & ne cherche à plaire qu'à toi feul; c'eft-à-dire, ne defire de voir arriver que

ce qui arrive, & fois satisfait que la victoire demeure à celui qui a vaincu : par ce moyen tu attendras l'événement avec tranquillité.

Évite, sur-tout, de prendre part aux acclamations, aux éclats de rire, & à tous les grands mouvemens des spectateurs ; & à ton retour ne fais pas de longs récits de ce qui s'est passé au théatre : car rien de tout cela ne peut contribuer à te rendre meilleur ; & l'on en concluroit que le spectacle a seul attiré ton admiration.

L I.

Ne va point aux lectures publiques des Poëtes & des Orateurs, & ne t'y laisse pas entraîner légèrement. Si tu y assistes, conserve la

décence & la gravité, mais ſans bleſſer, par aucune marque d'ennui, celui qui t'a invité.

L I I.

Quand tu auras quelque affaire à traiter, ſur-tout avec quelqu'un des premiers de la ville, repréſente-toi ce qu'auroit fait à ta place Socrate ou Zénon. En ſuivant de pareils modeles, tu ne feras rien que de raiſonnable ; & ton imagination n'aura point à craindre de s'égarer.

L I I I.

Si tu vas faire ta cour à quelque homme puiſſant, imagine-toi que tu ne le trouveras pas chez lui, qu'il ſe fera celer, que ſa porte te ſera fermée, ou qu'il ne te recevra qu'avec un dédain inſultant. Après

bien ou fon mal, mais des chofes qui font hors de lui. État & caractère du Philofophe : il n'attend que de lui-même tout fon bien & tout fon mal.

LXXIII.

Signes par lefquels on connoît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la fageffe : il ne blâme ni ne loue perfonne : il ne fe plaint de perfonne ; il n'accufe perfonne : il ne parle point de lui comme s'il étoit un homme important, ou qu'il fût quelque chofe : s'il rencontre quelque obftacle qui retarde ou empêche l'exécution de fes projets, il ne s'en prend qu'à lui-même : fi quelqu'un le loue, il fe moque en fecret de cet adulateur : fi on le re-

prend, il ne ſe juſtifie pas; mais, comme les convaleſcens, il ſe tâte & s'obſerve, de peur d'interrompre ce commencement de guériſon avant que ſa ſanté ſoit entiérement rétablie: il eſt le maître abſolu de ſes deſirs; il n'a d'averſion que pour ce qui eſt contraire à la nature des choſes qui dépendent de nous: il ne ſouhaite rien avec trop d'empreſſement: ſi on le traite d'imbécille & d'ignorant, il ne s'en met pas en peine: enfin il ſe défie de lui-même, comme d'un ennemi & d'un homme qui lui tend ſans ceſſe des pieges.

LXXIV.

Si quelqu'un ſe vante d'entendre & d'expliquer les ouvrages de Chryſippe, dis en toi-même: Si Chryſippe eût écrit avec moins d'obſcu-

rité, cet homme n'auroit donc rien dont il pût ſe glorifier. Mais moi, quel eſt mon but? de connoître la Nature, & de la ſuivre. Je demande donc quel eſt ſon meilleur interprête. On me dit que c'eſt Chryſippe. Je l'achete. Mais je ne l'entends point. Je cherche alors quelqu'un qui me l'explique. Juſqu'ici il n'y a pas un grand mérite à tout cela. Quand j'ai trouvé cet interprête, il me reſte à mettre en pratique les préceptes du Philoſophe; c'eſt la ſeule choſe dont on puiſſe me louer. Car ſi je me contente d'admirer l'explication des livres de Chryſippe, je ne ſuis qu'un ſimple Grammairien, & non un Philoſophe; avec cette ſeule différence, que j'explique Chryſippe au lieu d'Homère. Lors donc que

quelqu'un me propose de lui expliquer Chrysippe, je suis bien plus honteux de ne pas montrer des actions conformes à ses préceptes, que de ne pas entendre ses écrits.

LXXV.

Demeure fidèle à ces maximes, & observe-les comme des loix que tu ne peux violer sans impiété. Ne te mets point en peine de tout ce qu'on dira sur ton compte; car cela ne dépend pas de toi.

LXXVI.

Jusques-à-quand différeras-tu de mettre en pratique ces grandes leçons, & d'obéir en tout à la voix de la raison? Tu viens d'entendre les maximes qui doivent régler ta

vie, tu leur as donné ton consentement; quel nouveau maître attends-tu donc encore pour commencer à réformer tes mœurs? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu persistes dans l'indolence & l'inaction, si tu renvoies d'un jour à l'autre le soin de te corriger, si tu ajoutes délais sur délais, résolutions sur résolutions, tu vivras & mourras comme un ignorant, sans t'appercevoir que tu n'as fait aucun progrès dans l'étude de la sagesse.

Commence donc dès aujourd'hui à vivre en homme qui tend à la perfection, & qui a déjà fait quelques pas dans la carriere. Que tout ce qui te paroîtra très-beau & très-bon soit pour toi une loi inviolable. Si la douleur ou la volupté, la gloire

ou l'infamie, s'offrent à toi, souviens-toi que c'eſt alors le moment du combat, que la barriere s'ouvre, que les jeux olympiques t'appellent, qu'il n'eſt plus tems de reculer, enfin, que ton avancement, ou ta ruine, dépend du gain ou de la perte de la victoire. C'eſt ainſi que Socrate eſt parvenu à ce haut degré de ſageſſe où on l'a vu, en avançant toujours vers ce but, ſans perdre un ſeul pas, & en n'écoutant jamais que la droite raiſon. Pour toi, quoique tu ne ſois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme l'ayant choiſi pour modèle.

LXXVII.

La premiere & la plus néceſſaire partie de la philoſophie eſt celle qui

traite de la pratique des préceptes ; par exemple, de l'obligation de ne point mentir. La ſeconde a pour objet les démonſtrations, c'eſt-à-dire les raiſons pour leſquelles il ne faut point mentir. La troiſieme donne la preuve de ces démonſtrations, & en détermine la nature : comme, par exemple, ce qui en fait la force & la certitude ; ce que c'eſt que démonſtration, conſéquence, oppoſition, vérité, fauſſeté. Cette troiſieme partie eſt néceſſaire pour la ſeconde, & la ſeconde pour la premiere : mais la premiere eſt la plus néceſſaire de toutes, & celle où l'on doit s'arrêter davantage. Nous renverſons cet ordre, nous nous arrêtons particuliérement à la troiſieme ; elle conſume ſeule notre tems & nos ſoins, & nous

négligeons entiérement la premiere : nous mentons ſans ſcrupule ; mais nous ſommes toujours prêts à prouver, par de ſolides raiſons, qu'il ne faut point mentir.

LXXVIII.

En toute occaſion, aie toujours préſente à la mémoire cette priere : „ Grand Jupiter, & vous, puiſſante „ Deſtinée, conduiſez-moi par-tout „ où vous avez arrêté dans vos dé- „ crets que je dois aller ; je ſuis prêt „ à vous ſuivre conſtamment : en „ effet, quand je m'obſtinerois à „ vous réſiſter, il faudroit toujours „ vous ſuivre malgré moi. "

Souviens-toi de plus que „ Celui „ qui cede à la Néceſſité eſt véri- „ tablement ſage, & habile dans

„ la connoiſſance des ſecrets des „ Dieux. “

Enfin, dis avec Socrate : „ Cher „ Criton, ſi les Dieux l'ont ainſi „ réſolu, que leur volonté s'accom- „ pliſſe : Anytus & Mélitus peuvent „ bien me faire mourir ; mais ils ne „ ſauroient me nuire. “

FIN.

Livres qui se trouvent chez les Éditeurs.

Collection complette des Oeuvres de J. J. Rousseau, jolie édition, en 35 vol., petit in-12. L'édition est fort jolie, & conforme, pour tout son contenu, aux éditions in-4. & in-8. qui viennent de paroître ici.

Cours d'Etude pour l'instruction du Prince de Parme; par l'Abbé de Condillac, de l'Académie Françoise, &c. 12 vol. gr. 8. avec figures, 1780.

Dictionnaire d'Histoire Naturelle, par Valmont de Bomare, nouv. édition, retouchée & beaucoup augmentée, 12 volumes 8. 1781.

Essais de Montaigne, avec des Notes de M. Coste; suivis de son Eloge, nouv. édition, 12. 10 vol. 1780.

Examen critique du militaire François, suivi des principes qui doivent déterminer sa Constitution, sa Discipline & son Instruction; par M. L. B. de B., 3 vol. gr. 8. avec fig., 1781.

Histoire de Gilblas de Santillenne; par M. Le Sage, 12. 4 vol. 1780.

Histoire des Découvertes, faites par divers Savans Voyageurs dans plusieurs Contrées de la Russie & de la Perse, relativement à l'histoire civile & naturelle, à l'économie rurale & au commerce, 4 vol. avec fig. gr. 8. 1779 à 81.

Histoire généalogique de la Royale Maison de Savoie, &c. par Guichenon, 5 vol. folio, avec beaucoup de figures, 1780 & 1781; cette nouvelle édition est corrigée très-soigneusement, & considérablement augmentée de pieces intéressantes qui ne se trouvent point dans l'ancienne.

Oeuvres complettes de M. Crébillon fils, nouv. édition, 7 vol. gr. 12. 1780.

Oeuvres complettes d'Homère, traduites par Mde. Dacier, 4 vol. gr. 8. 1780.

Plaidoyers & Mémoires de Loyseau de Mauleon, 3 vol. 8. 1780.

Théâtre d'éducation, à l'usage des jeunes personnes, par Mde. de Genlis, nouv. édition, 4 vol. 12. 1781.

Théâtre de Société; par la même, nouv. édit. 2 gros vol. gr. 12. 1781.

Vénus physique; par Maupertuis, 12. 1780.

Voyages de Niebuhr en Arabie & d'autres Pays de l'Orient, avec l'extrait de sa description de l'Arabie, & des observations de M. Forskal, avec fig. en taille-douce, & cartes géographiques, dirigées par M. Robert de Vaugondy, 2 vol. 8.

Voyage dans les mers des Indes, fait par ordre du Roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761; par M. Gentil,

avec figures, 2 vol. grand 8. *La suite sous-presse.*

Dictionnaire de Chymie, 4 vol. gr. 8.

Histoire d'Irlande; par M. Leland, 7 vol. 12. 1781.

Histoire de la Moldavie & de la Valachie, 12. aug. des Mémoires, 1781.L.

Supplément aux Oeuvres de M. Dorat, 3 vol. 8. contenant: Coup-d'œil sur la littérature, l'Abeilard supposé, diverses pieces de théâtre & pieces fugitives.

Tableau de Paris, nouv. & derniere édit. en 4 vol. 8. 1782.

Le même, en 2 vol. grand 8. contenant tout ce qui se trouve dans la précédente en 4 vol. *Sous-presse.*

Henriette de Gerstenfeld, ou Lettres écrites pendant la derniere guerre de 1779, pour la succession de la Baviere, &c. 3 vol. 8. ornés de tailles-douces 1782.

Tom-Jones, ou l'enfant trouvé, augmenté de la vie de l'auteur, en 3 vol. grand 12. ornés de beaucoup de fig. en taille-douce, 1782.

Le même sans figures, 3 vol. grand 12.

Oeuvres complettes de M. Fielding, trad. de l'ang. 14 vol. gr. 12. 1782.

Histoire & Aventures de Roderik Random, trad. de l'ang., 2 vol. gr. 12.

Histoire d'Amelie Booth, traduite de l'anglois, 3 vol. gr. 12. 1782.

F I N.



